



Texte Clémentine GOLDSZAL
Photos Anaïs BOILEAU

C'ÉTAIT AVANT le Covid-19, avant la fermeture, réouverture, re-fermeture des commerces « non essentiels ». Au rez-de-chaussée de la librairie Shakespeare & Company, sur les quais de Seine, côté rive gauche, face à Notre-Dame de Paris, plusieurs soirs par semaine, une foule avait l'habitude de se serrer les coudes. La librairie, visitée en leur temps par les auteurs James Joyce, Anaïs Nin, James Baldwin ou Ernest Hemingway, accueillait, « en présentiel », des écrivains anglo-saxons de passage et d'autres qui vivent en

France. Parmi ces derniers, des personnalités connues pour leurs ouvrages ou pour leur signature dans les grands quotidiens et magazines américains, comme Thomas Chatterton Williams, essayiste et signature du *New York Times Magazine*, James McAuley, du *Washington Post*, ou Lauren Collins, du *New Yorker*. Mais aussi des enseignants-chercheurs en poste dans les antennes parisiennes des grandes universités américaines de la Côte est, des artistes en résidence dans des centres culturels...

2020 promettait d'être une année riche en débats passionnés, à Shakespeare & Co ou ailleurs. En cette année électorale aux États-Unis, la petite proportion de la diaspora américaine dans l'Hexagone – ils seraient autour de 100 000, selon l'ambassade – qui forme une intelligentsia se serait écharpée sur la *cancel culture* ou Bernie Sanders, aurait vomi Trump, tremblé ensemble face aux remontées républicaines et aurait, au final, célébré Joe Biden. Las, l'épidémie a interdit les rassemblements. Mais elle n'a pas supprimé les liens entre ces Parisiens pas comme les autres.

Née en Iran, émigrée à l'âge de 8 ans aux États-Unis après un parcours d'exil qu'elle raconte dans son livre *Faiseurs d'histoires* (Presses de la Cité), Dina Nayeri vit en France depuis un peu plus d'un an. Invitée par le Columbia Institute for Ideas and Imagination à passer un an dans la capitale, elle s'est établie dans le 11^e arrondissement, avec une liste de priorités : « *Trouver un café, un endroit pour écrire, un groupe d'écriture, quelques amis qui n'habitent pas loin et un lieu pour mener mes recherches.* » Un ami la met en

contact avec Amanda Dennis, romancière et chercheuse née à Philadelphie. Nayeri intègre un groupe de discussion d'écrivains anglophones qui se réunit une fois par semaine autour de quelques bouteilles de vin et d'un plateau de fromages. À une conférence, début octobre 2019, elle rencontre la correspondante de l'hebdomadaire *The Atlantic*, Rachel Donadio, arrivée à Paris en 2013 en tant que correspondante culture du *New York Times*.

Leur goût de la sociabilité fait le reste. « *Avant le Covid-19, Rachel faisait des fêtes chez elle, se souvient-elle. Elle nous a invités, mon compagnon et moi, et puis nous avons nous-même organisé des dîners, pour faire se rencontrer ceux que nous rencontrions... J'ai même créé Women Writers in Paris, un groupe WhatsApp avec Pamela [Druckerman], Amanda [Dennis], Rachel...* » Ici et là, des ateliers d'écriture permettent aux anglophones de recomposer en France une pratique communautaire de la rédaction courante outre-Atlantique. Créée en 2012, l'association Paris Lit Up propose des ateliers mensuels, une soirée collaborative hebdomadaire, et publie une revue annuelle qui compile le travail d'artistes connectés par cette « toile créative éphémère ».

Écrivain et professeur à l'École normale supérieure, d'origine canadienne et parisien depuis vingt ans, Spencer Matheson a lui aussi son groupe d'auteurs (dont le finaliste du prix Goncourt, Maël Renouard), qui déjeunent une fois par semaine pour parler boutique. Passionné de jazz, il a trouvé une communauté locale de musiciens, français ou américains, qu'il invite à jouer dans des concerts privés festifs, qui réunissent ∞∞

Page de gauche, l'American Library in Paris, dans le 7^e arrondissement.

L'écrivain Spencer Matheson et son épouse, Sabine, à leur domicile parisien.



Leur pays et Paris.

DEPUIS PLUS D'UN SIÈCLE, LA CAPITALE FRANÇAISE EST UNE TERRE D'ACCUEIL UNIQUE POUR LES INTELLECTUELS D'OUTRE-ATLANTIQUE. MAIS LES ROMANCIERS, UNIVERSITAIRES OU CORRESPONDANTS DE PRESSE QUI S'Y INSTALLENT AUJOURD'HUI N'ONT PLUS GRAND-CHOSE À VOIR AVEC HEMINGWAY, BALDWIN ET FITZGERALD. TOUTEFOIS, CETTE INTELLIGENTSIA TROUVE À PARIS UNE PASSION POUR LES ARTS ET UNE OUVERTURE D'ESPRIT QUI FONT DÉFAUT À L'AMÉRIQUE.

“Paris est une ville agréable pour les écrivains, car elle vous laisse tranquille. Il n’y a pas l’énergie frénétique et la compétition darwinienne de New York, la météo y est plus agréable qu’à Berlin et c’est moins cher que Londres. Et puis c’est une capitale bien plus multiculturelle et dynamique que l’image que l’on s’en fait parfois.”

La journaliste Rachel Donadio, correspondante du magazine “The Atlantic”



Reid Hall, la bibliothèque de l'antenne parisienne de l'université Columbia.

Page de droite, Simon Kuper, correspondant du *Financial Times*, et Pamela Druckerman, journaliste et essayiste.

○ ○ ○ plusieurs fois par an une centaine de personnes dans la maison du 20^e arrondissement où il vit avec sa femme et leurs trois enfants.

Paris est bien loin des États-Unis, mais la capitale française a toujours été un lieu d'accueil, et un poste d'observation, pour les intellectuels américains. Professeur de civilisation américaine à l'université de Nanterre, auteur d'un ouvrage sur l'impact de la French Theory sur le monde intellectuel américain, François Cusset connaît bien cette « belle et grande tradition d'exil culturel et existentiel d'artistes et de libres-penseurs à Paris », et la déclare morte et entermée. « Certains, comme Richard Wright ou James Baldwin, s'établissaient en France parce que les lois racistes les mettaient en danger chez eux. D'autres, comme Hemingway ou Fitzgerald, venaient chercher l'ambiance subversive. Mais tout cela a disparu depuis les années 1970 et 1980, quand New York a décidé de reprendre à Paris le statut de capitale culturelle mondiale. »

Arrivée en 2013, la journaliste Rachel Donadio, estime de son côté qu'être américain à Paris, « c'est un rêve du xx^e siècle » : « Nous sommes au xxi^e siècle et il y a forcément quelque chose d'un peu nostalgique dans le projet même de s'installer ici. Mais la culture et le monde ont changé... Quand Hemingway écrivait Paris est une fête, il ne postait pas chacun de ses repas sur Instagram. Aujourd'hui, être américain à Paris peut facilement devenir un métier en soi. Moi, je n'en ai jamais fait un personnage ou une identité. »

Sil la France n'a pas à rougir du dynamisme de sa scène culturelle, la contre-culture et l'avant-garde semblent préférer les nuits berlinoises et les ruelles de Mexico aux pavés propres de « South Pigalle ». Et pour cause : la capitale s'est embourgeoisée, rendant compliquée l'installation à long terme d'esprits créatifs sans le sou. Résultat, au lieu de passer, comme hier, de longues après-midi enfumées à dissenter sur les banquettes de la



Closerie des Lilas ou du Sélect, cette communauté intellectuelle d'expatriés est là pour travailler, dans un climat différent des États-Unis.

Mais c'est bien pour son prestige intellectuel qu'ils sont venus à Paris. Amanda Dennis a ainsi d'abord rencontré la ville « par la littérature et la philosophie », alors qu'elle travaillait à Cambridge sur son doctorat, portant sur la pensée de Merleau-Ponty et les années parisiennes de Samuel Beckett. Invitée en 2009 pour un an à l'ENS, elle n'a « rien retrouvé de l'atmosphère tonique et fourmillante [qu'elle avait] croisée dans les textes d'époque ». Cela ne l'a pas empêchée de revenir s'installer, pour de bon cette fois, en 2017. Ce qui l'a fait revenir ? « Quelque chose dans la culture, un respect et un enthousiasme pour la vie intellectuelle. »

Plus qu'une scène artistique vivace, les Américains de Paris semblent trouver en France une atmosphère favorable aux idées, un climat stimulant en regard de la culture américaine contemporaine, qu'ils décrivent tous comme nettement plus idéologique et corsetée. « Paris est une ville agréable pour les écrivains, car elle vous laisse tranquille, analyse Rachel Donadio. Il n'y a pas

l'énergie frénétique et la compétition darwinienne de New York, la météo y est plus agréable qu'à Berlin, et c'est moins cher que Londres. Et puis c'est une capitale bien plus multiculturelle et dynamique que l'image que l'on s'en fait parfois. »

« Une des choses qui m'a décidé à rester, affirme Spencer Matheson, c'est que la littérature et l'art en général m'ont tout de suite apparu comme un élément central de la vie en France. C'est un sentiment que je n'ai jamais en Amérique du Nord, où c'est plutôt considéré comme un luxe. » Même constat dans un tout autre secteur. Tunde Oyewole, avocat, vit à Paris depuis onze ans. Selon lui, ce goût de la « pensée critique » qui « coule dans les veines de la société française » facilite ses relations personnelles, mais aussi de travail. « Ici, les gens formulent leurs critiques de manière très directe et explicite, analyse-t-il. C'est rafraîchissant, et ça aide à aller plus vite, sans en passer par les remarques passives-agressives du management à l'américaine, parfois un peu mielleux. »

Même le monde universitaire semble infusé de cette rudesse que les Américains installés en France semblent rechercher. Madison ○ ○ ○



Le romancier Jake Lamar, à son domicile parisien.

En bas, le jardin du Reid Hall.



○○ Mainwaring, 29 ans, docteur à l'université de Yale, passée par l'École des hautes études en sciences sociales, se souvient en riant d'un professeur lui expliquant que la première partie de son devoir était « *absolument merdique* ». « *Ça ne serait jamais arrivé aux États-Unis*, dit-elle, *mais ça m'a permis d'avancer plus vite et de passer à autre chose. Les profs en France sont beaucoup plus directs et aussi plus généreux de leur temps.* »

S'ils ont perdu en bohème, les hauts lieux de la culture américaine à Paris ont gagné en respectabilité. À deux pas de la tour Eiffel, l'American Library in Paris sert de lieu de rencontre pour les lecteurs et lectrices anglophones, organise soixante-dix rencontres par an avec des auteurs résidents ou de passage, propose aussi des ateliers d'écriture et remet même, chaque mois de janvier, son prix littéraire, qui récompense un livre écrit en anglais sur la France.

De l'autre côté de la Seine, l'American Center for Art and Culture (autrefois connu sous le nom de Mona Bismarck American Center) fait usage du magnifique hôtel particulier de la milliardaire du Kentucky, devenue icône de la Café Society, pour « *promouvoir l'amitié franco-américaine à travers l'art et la culture* », et, l'été, organise souvent concerts et performances. Plus à l'est, tout en bas du boulevard Saint-Germain, réside la branche locale de la New York University, qui offre également aux chercheurs-écrivains des possibilités de postes.

Et dans le sud de l'élégant 6^e arrondissement, près des brasseries de Montparnasse où s'enivrait Fitzgerald, le Reid Hall, l'antenne parisienne de la prestigieuse université Columbia, est caché derrière une façade anonyme de la petite rue de Chevreuse. En temps normal, de 600 à 800 élèves y arrivent chaque rentrée pour une année à l'étranger financée par leur frais d'inscription. L'endroit vit le jour au XVIII^e siècle comme usine de porcelaine, avant d'être reconverti, cent ans plus tard, en école protestante, puis d'être vendu, à la toute fin du XIX^e siècle, à des philanthropes américains qui y établissent l'American Girl's Club in Paris.

Avec sa programmation culturelle dynamique (et ouverte à tous), ses invités prestigieux et une véritable volonté de créer un pont entre les

deux continents, Columbia à Paris ne se réduit heureusement pas à une récompense coûteuse pour professeurs capricieux. Mais difficile de nier que, là aussi, que le mythe a pris du plomb dans l'aile. « *Dans les années 1970, Reid Hall avait un programme d'été pour les étudiants américains mené par un professeur franco-américain génial et farfelu qui invitait Lacan, Deleuze et Barthes!* », insiste François Cusset. Autres temps, autres publics et autres attentes... En 2018 a été créé, à Reid Hall, le Columbia Institute For Ideas and Imagination, qui offre chaque année à une quinzaine d'intellectuels (artistes internationaux et professeurs de Columbia) une bourse de 75 000 dollars pour venir passer un an à Paris.

Paris aurait donc l'air d'une splendide bulle dorée où le vin se déguste en philosophant. Beaucoup d'Américains à Paris confient, en riant, avoir succombé au pittoresque (les Français diront au ridicule) de la série Netflix *Emily in Paris*, que le pourtant très sérieux correspondant du *Washington Post* James McAuley n'a pas hésité à qualifier sur Twitter de « *cinéma vérité* ». Des clichés par lesquels tous passent à un moment de leur présence en France.

Arrivée à Paris en 2004 pour vivre avec un Anglais qui deviendra son mari, Pamela Druckerman est essayiste et écrivaine. Auteure des best-sellers *Bébé made in France. Quels sont les secrets de notre éducation?* (Flammarion) ou *French Children Don't Throw Food* (non traduit), elle en a en quelque sorte fait du cliché son métier. « *Faire de la France un sujet a été un moyen pour moi de mieux la comprendre, explique-t-elle. En regardant les mythes de près, j'en livre une version plus complexe et plus intéressante.* »

Effectivement, derrière leur marketing racoleur, qui surfe sur l'intarisable vague éditoriale et commerciale d'une Parisienne imaginaire, les livres de Pamela Druckerman constituent souvent d'amusants petits précis de pop sociologie comparative. François Cusset se désole : « *On a eu Richard Wright, Keith Haring ou Jean-Michel Basquiat, et aujourd'hui on a Pamela Druckerman, qui surfe comme une dingue sur les clichés les plus éculés et les moins crédibles sur la mère de famille française. On profite de ce qu'il reste du mythe pour produire du cliché, mais les esprits subversifs ne sont plus là.* » ○○○

○○ Toutefois, il reste une catégorie pour laquelle Paris peut encore prendre des airs de refuge : autrefois havre des jazzmen, et plus largement des Africains-Américains fuyant les lois ségrégationnistes, la capitale semble être également demeurée fidèle à sa réputation auprès des Noirs américains. L'avocat Tunde Oyewole a grandi à Washington DC, dans un milieu qu'il qualifie lui-même de « privilégié », mais fait aujourd'hui encore l'expérience, quand il retourne dans son pays de naissance, de « certaines

choses [qu'il a] tendance à oublier. Une façon d'être regardé, se faire soudainement approcher par un policier d'une certaine manière ».

Bloquée à Brooklyn depuis le début de la pandémie, Audrey Edwards, ancienne journaliste reconvertie dans l'immobilier, et aujourd'hui retraitée, n'a qu'une hâte : revenir en France. Elle vient de publier *American Runaway: Black and Free in Paris in the Trump Years*, un récit sur son exil français, concrétisé en 2017 après des années à en rêver sans parvenir à sauter le pas. « La

France a été pour moi un refuge dans un moment où mon pays sombrait dans le racisme, confie-t-elle. Quand on vient d'un endroit où la race est présente dans tout ce qu'on fait, être dans une culture où elle n'est pas au cœur de tout, ça change tout. »

Arrivé en France pour la première fois il y a près de trente ans, le romancier Jake Lamar le confirme. Lui a connu les derniers feux de la grande époque de la scène intellectuelle noire américaine à Paris, quand le grand poète beat Ted Joans, proche de Charlie Parker et d'André Breton, de Samuel Beckett et de James Baldwin, tenait audience au café Le Rouquet, boulevard Saint-Germain. « J'ai aussi rencontré de nombreux amis dans la section "minorités" de l'antenne locale du Parti démocrate, se souvient-il. En tant qu'Africain-Américain, je me sentais mieux ici. Attention, je ne dirai jamais qu'il n'y a pas de racisme en France. » Il est souvent contrôlé sans raison par la police. « Mais, quand ils entendent mon accent, je suis pour eux un Américain, et globalement je ne me sens pas stigmatisé en tant que personne, comme aux États-Unis, où, dans les magasins, on vous regarde comme si vous alliez voler quelque chose... Ici, je suis traité avec le même respect que les autres adultes. »

CE sentiment, diffus mais qui semble partagé par la communauté noire américaine de Paris, s'explique, toujours selon Lamar, par une divergence historique majeure entre les deux pays. « En France, le racisme institutionnel, les blocages dans l'accès à l'éducation, à l'emploi, au logement sont au moins aussi importants qu'aux États-Unis, analyse-t-il, mais les gens sont plus détendus dans la vie de tous les jours. En Amérique, le mouvement des droits civiques n'a pas réussi à changer les attitudes. »

Les Noirs américains de Paris ne sont pas une grande communauté en tant que telle, mais ils seraient parmi les plus passionnés de la liberté de la ville. Après tout, l'une de leurs premières représentantes, Joséphine Baker, n'est-elle pas devenue l'un des symboles de la capitale, avec ses actions dans la Résistance, son aura sur scène, son allure incroyable mais aussi toutes ses déclarations d'amour chantées à Paris ? (M)

La façade et la cour intérieure du bâtiment. Reid Hall, dans le 6^e arrondissement.

